

LE RENARD

ET

LES RAISINS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

De MM. XAVIER EYMA et AMÉDÉE DE JALLAIS,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la PORTE-SAINT-MARTIN
le 2 Février 1851.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE RESSE.....
LE CHEVALIER D'AURIAC.....
LA BRIE, jardinier.....
LA COMTESSE DE RENZY.....
MARTON, soubrette.....

ACTEURS.

MM. FLEURET.
A. DESERT.
BENJAMIN.
Mmes MARQUET.
SOLANGE.

La scène se passe à Marly, sous Louis XV.

Le théâtre représente un pavillon à gauche, au premier plan, dont la porte se trouve placée latéralement ; à droite, au premier plan, un bosquet avec un banc de gazon, une table ; du même côté, un peu vers le milieu est un gros marronnier ; le fond est garni d'arbres et de verdure.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTON, puis LA BRIE.

MARTON, au fond, cueille des fleurs, et tient à la main un bouquet qu'elle complète. J'espère que madame la comtesse sera contente!.. (Elle vient près du pavillon, et s'assied.) Les belles roses, et comme elles font honneur à M. La Brie! un habile et gentil jardinier...

LA BRIE, venant du fond, il marche sur la pointe du pied, et embrasse la main de Marton. Morguenne! cette petite main blanche serait à coup sûr, la plus fraîche fleur du bouquet.

MARTON, lui donnant un soufflet. Et comme les autres, celle-là n'est pas sans épines... (Elle se lève.)

LA BRIE. Bien touché!

MARTON, lui tendant la main. Après ça, il ne faut pas vous en piquer, monsieur La Brie, je n'aime pas les surprises... voilà tout ; demandez, j'accorde... mais ne prenez pas, car je soufflotte!

Air de *Roger Bontemps*.

J'ai la main fort légère,
Vous m'en croyez p't-être.

LA BRIE.

J'veux pas juger, ma chère,
Si vos ressorts vont bien...

MARTON.

Pour moi l'homme est peu d' chose,
Je n' regard' pas aux rangs...
Et j' piqu' comme la rose
Les petits et les grands! (bis.)

LA BRIE. Alors, puisqu'il faut demander, je demande!

MARTON, tendant le cou. Si cela vous est agréable?

LA BRIE, l'embrassant. Morguenne! jusqu'à demain même.

MARTON, se dégageant et passant à droite. Assez! assez donc!

LA BRIE. Dame! quand on prend des baisers, on n'en saurait trop prendre!...

MARTON. Oui-da? (*1 part.*) Ces campagnards ont des goûts de grands seigneurs, par ma fol! (*Haut.*) Mais vous n'êtes pas venu, je suppose, me chercher jusque sous les fenêtres du pavillon de travail de madame la comtesse, sans avoir autre chose à me dire que...

LA BRIE. Tiens, c'est vrai! voici ce qui m'amenait... ce billet...

MARTON. Pour moi?

LA BRIE. Pour madame la comtesse, je présume...

Air: Ça n'est plus ça.

J'lis pas beaucoup! (*bis.*)
Mais en revanche, je puis vous dire,
A vous, ma chère, qui savez tout,
Que je n'sais pas non plus écrire,
Mais hormis ça je puis vous l' dire...
J' sais rien du tout! (*bis.*)

On n'a oublié que ça dans mon éducation... (*Remettant le billet.*) Voilà toujours le poulet!

MARTON, *retournant le billet.* Hum! ce billet a un certain parfum de contrebande...

LA BRIE. Vous vous y connaissez à ce point!

MARTON, *le mettant dans son corset.* Il m'en est tant passé par là... à l'adresse de Madame...

LA BRIE. Voyez-vous ça, les petits coquins!...

MARTON. On parle des jeunes filles, monsieur La Brie, mais je trouve en vérité, que les veuves jeunes, riches et belles... seraient un fruit aussi difficile à surveiller, si on se mêlait de surveiller les veuves!

LA BRIE. Qu'est-ce à dire, mademoiselle Marton?

MARTON. N'allez - vous pas faire le jaloux!...

LA BRIE. Non, car heureusement, tu n'es pas du grand monde!

MARTON.

Air du Baiser de l'étrier.

Ah! nous valons bien mieux,
Et nous sommes heureux
En nous aimant sans cesse;
Jamais dans notre amour
On ne vit un seul jour
Un moment de tristesse!
Ce que je veux,
N'es-tu pas trop heureux
De m'en faire l'hommage?

LA BRIE.

Tout est à toi,
Mon cœur, mon bras, ma fol,
T'appartiennent sans partage!

MARTON.

Si j' te disais pourtant
De courir à l'instant
Te j' ter à la rivière?

LA BRIE, *avec résolution.*
Sans nul retard j'irais,

Et je m' précipit'rais...
A tes p'tits pieds, ma chère!

MARTON.

Si j' te trompais
Et si je t'attrapais
Que f'rais-tu, puisque j' t'aime.

LA BRIE.

J' te f'rai courir,
Et j' pourrai bien finir...
Par t'attraper de même!

REPRISE, ENSEMBLE.

Ah! nous valons bien mieux, etc.

MARTON. Après tout, madame de Renzy, est-elle si coupable de ce que les galants pleuvent ainsi à torrent, autour d'elle... A Paris, cela menaçait de déluge. Nous quittons Paris pour venir nous abriter à Marly... et voilà que pendant tout un mois l'averse à recommencé, mais...

LA BRIE, *allant au fond, à droite.* Pluie qu'on appelle ben, ma fine! Ah! si mes fleurs savaient faire les yeux en coulisses comme madame la comtesse, elles ne seraient pas si desséchées par les grandes chaleurs qu'il fait.

MARTON. Vous êtes un insolent, monsieur La Brie, et à preuve c'est que Madame était parvenue à arrêter le torrent, en annonçant son mariage avec le marquis de Resse.

LA BRIE. Un marquis!.. fi donc!

MARTON. Vous savez, ce jeune seigneur si généreux...

LA BRIE. C'est donc ça qu'il veut toujours me donner des coups de pied dans... Oh! je le déteste!

MARTON. Et pourquoi?

LA BRIE. Dame! parce qu'il vous prend toujours le menton quand il vous voit... et avec un petit air... hum!..

MARTON. Bah! c'est une habitude qu'il a contractée en me faisant la cour...

LA BRIE. A vous?

MARTON. Oui! parbleu! A l'époque où il adorait Madame en ma personne, il avait besoin de me gagner pour gagner du terrain dans la maison.

LA BRIE. Ah! c'est vous qui...

MARTON. Eh oui! suis-je donc soubrette pour rien! et chacun de ses soupirs se traduisait par une belle bourse bien garnie de beaux louis d'or... J'avoue, La Brie, que je me montrais fort coquette et que je laissais le marquis soupirer longtemps et souvent avant de lui rien promettre... mais un jour...

LA BRIE. Vous avez cédé?

MARTON. Moi? non, mais ma maîtresse et trop tôt pour moi!.. Les femmes sont si faibles! Enfin! je ne m'en repens pas... Bref, ainsi que je vous le disais, le bruit de son mariage avait écarté tous les amoureux; mais, comme l'affaire parait aujourd'hui, peut-être rompue... Le vent s'est remis à la

pluie et, depuis cinq jours que le marquis ne s'est pas montré ici...

LA BRIE. La rivière déborde déjà!

MARTON, *montrant le billet*. Et charrie de ceci en quantité, c'est le septième d'aujourd'hui.

LA BRIE. Et il est à peine midi!

MARTON. Voilà! et quand les billets abondent à ce point, les doigts tachés d'encre qui les écrivent ne tardent pas à se montrer.

LA BRIE. Comme ça, c'est donc rompu avec le marquis? (*A part.*) Tant mieux! il ne me plaisait pas.

MARTON. C'est-à-dire qu'il a rompu, et sans crier gare! Nous ne savons pas pourquoi, ce qui nous désole et nous inquiète beaucoup.

LA BRIE. Quelqu'autre amour... dans la cervelle.

MARTON. Il en est bien capable! Ah! les hommes! les hommes!.. je voudrais qu'ils fussent tous..

LA BRIE. Quoi?

MARTON. Millionnaires... vous tout le premier. (*Elle reprend son bouquet qui est près du pavillon.*) Mais vous me faites causer...

LA BRIE. Je voudrais vous prouver.

MARTON. Ça ne prouverait rien du tout, je sais ce que valent les préfaces, monsieur La Brie, j'en ai vu faire beaucoup, autour de moi... ça promet, mais ça ne tient pas.

LA BRIE. Pourtant vous n'oublierez pas que vous m'avez promis...

MARTON. De vous épouser? Je ne m'en dédis pas... mais nous verrons cela quand Madame sera mariée... je me dois à elle d'abord.

LA BRIE. C'est votre dernier mot, ça?

MARTON. Oui, et jusque-là, motus sur cet article!

ENSEMBLE.

Air de *V'li, v'lan* (Foire aux Idées).

MARTON.

Gardez l' secret,
Soyez discret,
Je vous promets;
Bonheur parfait!

LA BRIE.

Gardons l' secret,
Soyons discret,
Elle me promet
Bonheur parfait!

(*La Brie sort le par fond, à gauche.*)

SCÈNE II.

MARTON, puis LA COMTESSE.

MARTON, *allant au fond*. Quelques fleurs encore, et ce bouquet pour Madame sera le plus joli que j'aie cueilli ici. (*Elle cueille des fleurs, pen-*

dant ce temps la comtesse sort du pavillon, lisant une lettre.)

LA COMTESSE. C'est singulier! mon frère me mande qu'on n'a pas entendu parler de M. de Resse à Paris... Après cela, un abbé, sincèrement abbé pourrait-il me donner des renseignements bien exacts, faudra-t-il que je m'adresse à M. de Sartines?

MARTON, *allant à la comtesse*. Voici, madame la comtesse, un bouquet qui fait honneur à votre jardin et... à votre jardinier.

LA COMTESSE. Tu te gardes d'oublier le jardinier! (*Prenant le bouquet.*) Merci, mon enfant; il est charmant...

MARTON, *lui présentant le billet*. Et puis ceci...

LA COMTESSE. Qu'est-ce?.. encore un billet?

MARTON. Je vois que cela ennuie Madame.

LA COMTESSE. Ma foi, Marton, je ne les veux plus lire, fais-en ce que tu voudras.

MARTON. Si je commençais par le décacheter?

LA COMTESSE. A ton aise!

MARTON, *décachétant le billet*. C'est fait!.. (*L'examinant.*) Ah! Madame, celui-là a un avantage rare sur les autres.

LA COMTESSE. Que dit-il?

MARTON. Je ne l'ai pas encore lu, mais il est court... (*Comptant.*) Une, deux, trois, quatre, cinq lignes et la signature six.

LA COMTESSE. La signature?

MARTON. Le chevalier d'Auriac!

LA COMTESSE. Un enfant amoureux qui écrit seulement cinq lignes, ce doit être curieux... donne! (*Elle lit.*) Ah! enfin!

MARTON. Qu'est-ce donc?

LA COMTESSE. Il est question du marquis... il n'est pas mort!

MARTON. Vous dites cela...

LA COMTESSE. D'un ton de regret... certes! j'aimerais mieux le savoir mort qu'infidèle, sans doute!

MARTON, *à part*. Bah! on dit toujours cela, mais un infidèle bien portant vaut encore mieux qu'un mort qui fut fidèle. (*Haut.*) Madame n'a pas d'ordres à me donner? (*La comtesse fait un signe négatif, Marton sort.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, *seule*. Le chevalier me demande un entretien secret au sujet du marquis... au sujet du marquis... ces mots sont soulignés... que veut dire cela? Après tout, je suis bien bonno de m'inquiéter... ce monsieur d'Auriac est si léger c'est quelque folie de son invention, quelque tour d'écolier de dix-neuf ans, pour se ménager un tête-à-tête assuré... Et puis, que me fait à présent

tout ce qu'on pourrait me dire sur le marquis...
Ma foi ! je l'attendrai très-patiemment.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE. Ah ! vous voilà, monsieur d'Aurillac ?

LE CHEVALIER, *très-vivement*. Belle comtesse...
je... (*Il veut lui prendre la main.*)

LA COMTESSE. Pardon !.. vous annoncez avoir
des choses sérieuses à me dire... voyons si cela
vous sera possible !

LE CHEVALIER. Je suis prêt à tout vous confier,
mais ce lieu me paraît mal choisi, ouvert à tous
les vents et à toutes les oreilles... On peut
écouter... nous surprendre.

LA COMTESSE. Il n'y a aucun danger.

LE CHEVALIER. Vous croyez ?.. (*A part.*) Je
préférerais un endroit plus secret.

LA COMTESSE. Ce que vous avez à me dire est
donc bien grave, décidément ? Je vous avoue que
j'en doute.

LE CHEVALIER. Très-grave, car il s'agit de votre
bonheur.

LA COMTESSE. Parlez vite !

LE CHEVALIER. Il me semble avoir entendu du
bruit derrière cette charmille.

LA COMTESSE. Mais non... mais non, voyons !

LE CHEVALIER. Eh bien ! comtesse, apprenez
que le marquis de Resse...

LA COMTESSE. Eh bien !

LE CHEVALIER. Vous trompe.

LA COMTESSE. Ce n'est point nouveau pour moi.

LE CHEVALIER. Ah ! Et que ce duel...

LA COMTESSE, *vivement*. Un duel ?

LE CHEVALIER. Oui, un duel, dans lequel il a
été blessé il y a cinq jours, et qui l'a forcé à gar-
der le lit...

LA COMTESSE. Et pourquoi ?

LE CHEVALIER. Pour qui ? voulez-vous dire
plutôt... pour une danseuse dont il prétendait
rétablir la réputation chancelante.

Air de l'Insouciant.

Il vous préfère une simple danseuse,
Et ce caprice est bizarre vraiment.
A l'Opéra la femme est vertueuse
Quand par hasard elle n'a plus d'amant.
J'rougis pour vous, sa conduite est affreuse,
Et rien ne peut l'excuser ici-bas,
Car en amour, avec une danseuse,
On ne devrait pas faire de faux pas !

LA COMTESSE. Et de qui tenez-vous cela ?

LE CHEVALIER. Des échos de l'Opéra qui le re-
disent à qui veut l'entendre. Tenez ! voulez-vous
suivre mes conseils ?

LA COMTESSE. Volontiers... parlez !...

LE CHEVALIER. Eh bien ! ne faites pas de scan-
dale, pas de bruit, tous les rieurs ne seraient peut-
être pas de votre côté. Oubliez l'ingrat et rompez
avec lui, sans explications surtout.

LA COMTESSE. Il n'osera pas se présenter ici.

LE CHEVALIER. C'est ce qui vous trompe ; depuis
hier soir, il est mieux et je l'ai aperçu en carrosse
sur la route, se dirigeant sans doute ici.

LA COMTESSE. Alors...

LE CHEVALIER. Si vous le revoyez tout sera
perdu !

LA COMTESSE. S'il se justifie cependant... et
pour une faute...

LE CHEVALIER. Une faute !... Mais de Resse est
coupable de cent autres tromperies que je pour-
rais vous citer...

LA COMTESSE. Une seule me suffira : faites-moi
voir le marquis infidèle.

LE CHEVALIER. Ce ne serait pas difficile, mais
cela vous prouvera-t-il mon amour ?

LA COMTESSE. Cela m'aidera à oublier le mar-
quis, et une femme qui oublie un homme est bien
près d'en aimer un autre.

LE CHEVALIER, *embarrassé*. Certes, c'est un
grand espoir que vous me donnez là... mais...

LA COMTESSE. Vous hésitez !...

LE CHEVALIER. Ce sera difficile pour vous en ce
qui concerne la danseuse... Vous comprenez que...

LA COMTESSE. Oh ! je ne tiens pas à la dan-
seuse, vous parliez tout à l'heure, d'au moins cent
infidélités du marquis, j'en veux être témoin d'une
seule, vous avez du choix.

LE CHEVALIER, *à part*. Je suis pris au piège, je
n'avais pas songé à cela.

LA COMTESSE. Eh bien ?

LE CHEVALIER, *à part*. Oh ! une idée ? (*Haut.*)
J'accepte !

LA COMTESSE, *à part*. Je commence à craindre,
maintenant ; j'aimais mieux son hésitation. (*Haut.*)
Où et quand alors ?

LE CHEVALIER. Ici même, si le marquis y vient,
ce qui est probable... mais, vous me promettez
de ne le point recevoir.

LA COMTESSE. Je m'y engage et je vais donner
l'ordre à Marton de lui barrer le passage.

LE CHEVALIER. C'est dit !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARTON.

MARTON, *entrant en courant*. Madame, Madame,
M. le marquis !

LA COMTESSE. Vraiment ?

LE CHEVALIER. N'oubliez pas votre engagement,
Madame !

MARTON, *à part*. Qu'y a-t-il donc ?

LA COMTESSE. Je n'y manquerai pas... Marton,

vous interdirez ma porte à M. le marquis, je ne veux pas le recevoir.

MARTON, *à part*. Pauvre marquis ! lui qui venait de m'embrasser sur les deux joues avec des transports de joie ! (*Marton et la comtesse entrent dans le pavillon.*)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, *seul*. Ma foi ! me voilà tellement avancé que je ne puis plus reculer ! Ah ! l'amour est une guerre où il faut souvent ruser, me disait de Resse, il y a un mois, en me soufflant une petite bouquetière dont j'étais fou ! A mon tour, à présent, ruse pour ruse, mon cher marquis, et je te soufflerai ta comtesse bel et bien, j'espère ! Ce duel mystérieux dont on n'a pas su le motif véritable, me sert admirablement. Il s'agit maintenant de le faire tomber dans le piège que je vais lui tendre ! (*Remontant vers le fond, à gauche.*) Eh ! justement, le voici... à mon rôle !

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *arrive en fredonnant, il a le bras droit en écharpe.*

- Je déteste un mari fidèle
- C'est un voleur pour les amants.

LE CHEVALIER. Tiens ! c'est toi, marquis ?

LE MARQUIS. Au complet, mon ami ! (*A part.*) Je gage qu'il ne m'attendait pas.

LE CHEVALIER. Ce pauvre marquis !

LE MARQUIS, *montrant son bras en écharpe.* Est-ce ceci qui t'inspire tant de pitié ? alors tu es le seul qui me plains d'avoir reçu un coup d'épée pour une jolie femme...

LE CHEVALIER, *jouant la surprise.* Ah ! elle est jolie ?

LE MARQUIS, *regardant le chevalier.* Tiens ! cote question ? tu n'as donc jamais regardé la comtesse ?

LE CHEVALIER. Comment... c'est la...

LE MARQUIS. Décidément tu n'es pas dans ton bon sens. (*A part.*) Cela t'apprendra à ne pas regarder derrière les charmes.

LE CHEVALIER. Eh bien ! plus que jamais, je dis, pauvre marquis !

LE MARQUIS. Encore !

LE CHEVALIER. Oh ! c'est que...

LE MARQUIS. Allons !

LE CHEVALIER. Je ne sais si je dois...

LE MARQUIS, *riant.* C'est cependant de bon ton

pour un gentilhomme, cela pose et donne du crédit, quand cela ne ruine pas toutefois.

LE CHEVALIER. Il rit encore... il plaisante comme si...

LE MARQUIS. Chevalier, je te somme de t'expliquer.

LE CHEVALIER. Tu le veux ?

LE MARQUIS. Je l'exige !

LE CHEVALIER. Eh bien ! apprends donc que la comtesse...

LE MARQUIS. M'adore !

LE CHEVALIER. Te déteste !

LE MARQUIS. Elle aura fait quelque mauvais rêve.

LE CHEVALIER. Malheureusement pour toi c'est pire qu'un rêve !

LE MARQUIS. Bah !

LE CHEVALIER. C'est de la réalité !

LE MARQUIS. Ah ! diable ! et quel est l'astre levant qui éclipse le mien ?

LE CHEVALIER. Je l'ignore.

LE MARQUIS, *à part.* Petit fourbe ! (*Haut.*) Eh bien ! s'il te faut parler franc, je crois que la comtesse se joue de mon prétendu rival.

LE CHEVALIER, *piqué.* Et pourquoi pas de toi, marquis ?

LE MARQUIS. Parles-tu sérieusement, chevalier ?

LE CHEVALIER. Ai-je donc l'air de plaisanter ; je parle ainsi, parce que la comtesse m'a confessé, ici même, tout à l'heure, que le bruit de ton duel était venu jusqu'à elle.

LE MARQUIS. Eh bien ! après ?

LE CHEVALIER. Elle sait fort bien que c'est pour une danseuse que tu t'es battu.

LE MARQUIS. Et tu ne l'as pas dissuadée ?

LE CHEVALIER. Il n'y a pas eu moyen.

LE MARQUIS. Tu ne lui as pas dit que c'était pour elle ?

LE CHEVALIER. Je l'ignorais.

LE MARQUIS, *à part.* Je veux lui donner une leçon qui lui profitera. (*Haut.*) Alors, je vais moi-même me justifier auprès de la comtesse. (*Il passe à gauche vers le pavillon.*)

LE CHEVALIER. Inutile, mon ami, tu ne pourras la voir.

LE MARQUIS. Il y a une éclipse ?

LE CHEVALIER. Totale ! madame de Renzy a devant moi donné l'ordre à Marton de ne pas te laisser pénétrer jusqu'à elle.

LE MARQUIS. Ah ! diable !

LE CHEVALIER. Je vais te donner un conseil.

LE MARQUIS. Parle toujours, je ne serai pas forcé de le suivre.

LE CHEVALIER. Eh bien ! puisque l'on te défend la porte...

LE MARQUIS. Il faut prendre la fenêtre.

LE CHEVALIER. Non, mais il faut séduire Marton.

LE MARQUIS. Parbleu ! tu as raison, et j'ai dans ma bourse ce qu'il faut pour cela.

LE CHEVALIER. Aujourd'hui, ce serait un mauvais argument... Tiens, ceci vaudra beaucoup mieux. (*Il lui présente un crayon et un calepin.*)

LS MARQUIS. Voyons ?

LE CHEVALIER. C'est par le cœur et la vanité qu'il faut prendre Marton.

LE MARQUIS. Comme toutes les femmes !

LE CHEVALIER. Il faut lui faire accroire que tu l'aimes.

LE MARQUIS, à part. Je devine, petit serpent.

LE CHEVALIER. La chose est d'autant plus facile que Marton a pour toi un grand faible, et tu feras en sorte qu'elle ne te refuse rien, pas même la porte de sa maîtresse... Tiens, écris-lui que tu veux la voir, ici ou ailleurs, je crois le moyen excellent... qu'en dis-tu ?

LE MARQUIS. Meilleur encore que tu ne penses. (*A part.*) Il a des dispositions. (*Haut.*) Mais comment lui remettre ce billet ?

LE CHEVALIER. Je m'en charge.

LE MARQUIS. Excellent... Mercure !

LE CHEVALIER. Écris !

LE MARQUIS. Tu oublies que ma blessure n'est pas entièrement fermée.

LE CHEVALIER. C'est vrai, diable !

LE MARQUIS. Parbleu ! sers-moi de secrétaire.

LE CHEVALIER, s'asseyant à la table. Je veux bien.

LE MARQUIS. Tu me rends là un grand service que je saurai reconnaître au besoin. Eh bien ! tu n'écris pas ?

LE CHEVALIER. J'attends que tu dictes.

LE MARQUIS. Tu t'en acquitteras mieux que moi...

LE CHEVALIER. Allons, j'écris. « Belle Marton... » je t'aime à la folie ! »

LE MARQUIS. On est toujours fou quand on aime, c'est un pléonasme, mon jeune écolier.

LE CHEVALIER. N'importe. (*Écrivant.*) « Je meurs d'amour et je ne vis que pour toi... »

LE MARQUIS. Comment ! comment ! tu meurs d'amour et tu ne vis que pour elle ?..

LE CHEVALIER. Mais non, c'est toi.

LE MARQUIS. C'est pour cela que tu me fais écrire des bêtises.

LE CHEVALIER. Une soubrette n'y regarde pas de si près... (*Écrivant.*) « J'ai besoin de te voir, de te dire toute la flamme qui me dévore. »

LE MARQUIS. Diable ! c'est brûlant.

LE CHEVALIER. Il faut l'incendier... (*Écrivant.*) « Je t'attends sous le grand marronnier du jardin. »

LE MARQUIS. Le grand marronnier... c'est ici !

LE CHEVALIER. Préfères-tu que ce soit sous le tilleul ?

LE MARQUIS. Va pour le marronnier.

LE CHEVALIER. Signé...

LE MARQUIS. Ne signe pas pour moi ce serait un faux.

LE CHEVALIER. Qu'importe... si c'était un billet à ordre, je ne dis pas... mais en amour cela est sans conséquence.

LE MARQUIS. Raison de plus, il y a dans l'amour assez de choses fausses sans y ajouter celle-ci.

Air de M. Adolphe Vaillard.

Là c'est un amant qui trahit
Celle qu'il adorait la veille !
Ici, j'en vois un qui s'éveille,
Et qui dans le cours d'une nuit
A vu changer son cœur et son esprit !
Un autre à la femme qu'il aime

Du voile de la vérité

Cache son infidélité !

Enfin, on se trompe soi-même !

Tout en amour est fausseté :

L'amour c'est l'infidélité !

LE CHEVALIER. Ainsi tu ne signes pas ?

LE MARQUIS. Non, c'est inutile.

LE CHEVALIER. Mais alors comment Marton saura-t-elle que ce billet vient de toi ?

LE MARQUIS. Puisqu'elle m'adore... son cœur le lui dira... et puis tu feras l'office de son cœur s'il manquait de mémoire.

LE CHEVALIER. C'est dit. (*A part.*) Oh ! je ne croyais pas m'en tirer si bien que cela.

LE MARQUIS, à part. Te voilà pris au piège, pauvre chevalier !

LE CHEVALIER. Je cours et Marton sera ici dans un instant.

LE MARQUIS. Je l'attends avec impatience.

LE CHEVALIER, à part, en sortant. La comtesse est à moi !

LE MARQUIS, à part. Ce soir, je le ferai jeter à la porte. (*Le chevalier sort.*)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, seul. Ah ! chevalier ! c'est ainsi que tu te conduis avec moi, et tu crois que je me perdrai dans les petits sentiers tortueux de ta perfidie !.. A d'autres mon jeune écolier !.. Diable ! il n'a pas perdu de temps, voici ma nouvelle conquête... Ah ! elle est avec son stupide amoureux... écoutons les un peu... (*Ils s'éloigne à droite.*)

SCÈNE IX.

LA BRIE, MARTON.

MARTON. Je vous dis que vous n'êtes qu'un imbécile...

LA BRIE. C'est vrai, mais...

MARTON. Un tyran !

LA BRIE. Domestique... c'est vrai, mais...

MARTON. Une pie...

LA BRIE. Pas borgno malheureusement, c'est vrai, mais...

MARTON. Et je vous défends de vous effrayer des infidélités que je vous ferai...

LA BRIE. C'est vrai, mais cette lettre que vous épeliez?

MARTON. Que vous importe...

LA BRIE. Elle est d'un amoureux !..

MARTON. Possible, mais écoutez-moi bien. Quoi que vous entendiez, quoi que vous voyiez, quoi que vous sachiez, je vous défends de rien faire...

LA BRIE. Mais si on vous dit que...

MARTON. Vous vous boucherez les oreilles...

LA BRIE. Mais si je vois que...

MARTON. Vous fermerez les yeux...

LA BRIE, avec impatience. Mais si je sens que...

MARTON. Vous sentiriez vos fleurs...

LA BRIE, criant très-fort. Ah ! mais ! ah ! mais !

MARTON. C'est à prendre ou à laisser...

LA BRIE. Je prends... une résolution ! et je laisse vos conseils...

Air de l'Homme aux souris.

Je n' puis souffrir que l' premier venu
A ma barb' vous dis' qu'il vous aime.

MARTON, riant.

Votr' barb'... ! votre menton est nu.

LA BRIE.

Mais mon esprit n'est pas de même ;
Vos min's me rendent malheureux
Et j' vois qu' vous n'êt's qu'une coquette...
J'en perds déjà tous mes cheveux...

MARTON, avec malice.

J' saurai regarnir votre tête !

LA BRIE.

Eh quoi ! si j' perds tous mes cheveux ?

MARTON.

Vot' femm' regarnira votr' tête !

LA BRIE. Qu'est-ce que vous me cornez aux oreilles... je n'entends pas ça...

MARTON. Il faut pourtant qu'il en soit ainsi...
(Calme.) Mon petit La Brie... mais ayez donc confiance en moi... (Lui tapant sur le menton.) Est-ce que vous ne savez pas bien que je n'aime que vous.

LA BRIE. Que moi tout seul?..

MARTON. Que je ne pense qu'à vous...

LA BRIE. Qu'à moi tout seul?

MARTON. Et que je serai votre femme.

LA BRIE. Qu'à moi tout seul?..

MARTON. Sans doute... ainsi, c'est convenu, vous ne souffrirez mot... et maintenant, mon petit La Brie... allez-vous-en... j'ai affaire ici... (Elle le pousse.)

LA BRIE. Hein ?.. sans moi...

MARTON. Eh bien ! vous oubliez déjà...

LA BRIE. Ah ! c'est vrai... (S'éloignant.) c'est égal, je guette, je guette !.. Oh ! je guette-t-y !
(Il sort en regardant partout.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, MARTON.

MARTON. Maintenant que je suis seule... lisons cette lettre... (Lisant.) « Je l'attends sous le grand marronnier ? C'est ici ! que peut me valoir le marquis ?

LE MARQUIS, entrant de droite. Je croyais que ce rustre ne s'en irait pas...

MARTON, apercevant le marquis. Ah !..

LE MARQUIS. C'est toi, Marton ?

MARTON. Ne m'attendiez-vous pas ?

LE MARQUIS. On attend toujours le bonheur...

MARTON. Que signifie?..

LE MARQUIS. Tiens ! Marton, jouons cartes sur table !

MARTON. Je n'ai pas pour habitude de jamais cacher mon jeu.

LE MARQUIS. La comtesse t'a donné ordre de m'interdire sa porte, n'est-ce pas ?

MARTON. Comment le savez-vous ? Vous regardez donc par le trou de la serrure ?

LE MARQUIS. Oui, quand on retire la clef pour m'empêcher d'entrer... Et tu es résolue à ne pas laisser violer la consigne ?

MARTON. Oui, mais cette lettre ?

LE MARQUIS. Donne-la-moi !

MARTON. Qu'en voulez-vous faire ?

LE MARQUIS. Conserver un autographe du chevalier.

MARTON. Comment ?

LE MARQUIS. Tu as cru cette lettre écrite par moi, et c'est le chevalier qui en est seul l'auteur.

MARTON. C'est impossible !

LE MARQUIS. Il a voulu se jouer de nous deux ! de moi, en m'empêchant d'arriver jusqu'à ta maîtresse, et de toi en te faisant croire à mon amour.

MARTON. Il ignore donc combien est dangereuse la haine d'une Marton.

LE MARQUIS. J'espère bien que tu le lui prouveras.

MARTON. Foi de soubrette ! oui ! Mais ce rendez-vous ?

LE MARQUIS. Sera le premier d'où je sortirai ayant traité la vertu en sœur.

MARTON. Pourquoi me l'avoir donné ? Dans quel but ?

LE MARQUIS. D'abord de mystifier le chevalier et de me laisser parler à ta maîtresse.

MARTON. Et ma parole que j'ai donnée ?

LE MARQUIS. Si tu l'as donnée tu ne l'as plus et puis tu n'y regardes pas de si près.

MARTON, fièrement. Monsieur le marquis.

LE MARQUIS. N'aval-tu pas juré d'être toujours sage ?

MARTON. Quand je jure pour moi, c'est différent ; mais pour les autres, je suis inviolable ! Mais je ne cours aucun danger ?

LE MARQUIS. Que d'avoir en cas de succès la sœur jumelle de cette bourse.

MARTON, *prenant la bourse*. Vos paroles sont pleines de poids, monsieur le marquis, voyons, que faut-il faire ?

LE MARQUIS. Il faut que tu joues la comédie un instant !

MARTON. J'accepte tout ce que vous voudrez ; pour me venger, je me transformerai en démon.

LE MARQUIS. C'est déjà fait !

MARTON. Flatteur ! mais voyons quel est mon rôle ?

LE MARQUIS. Il faut que tu paraisses répondre à mon amour ; si je te dis que tu es jolie, que tu feignes de le croire.

MARTON. En le pensant je ne jouerai pas la comédie.

LE MARQUIS. Ah ! de l'esprit ?

MARTON. Il m'en faut bien pour jouer votre rôle !

LE MARQUIS. Si tu es embarrassée, je te soufflerai tes réponses... mais écoute ! on marche sur la pointe du pied, tout autour de nous, commençons.

MARTON. J'y suis. (*Le marquis la conduit au banc près du grand arbre et ils s'asseyent côte-à-côte.*)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS ET MARTON, *assis* ; LA COMTESSE, *à la fenêtre du pavillon, qu'elle entr'ouvre légèrement* ; LE CHEVALIER, *derrière la charmille à droite* ; LA BRIE, *derrière un arbre, au fond*.

LE MARQUIS, *bas, à Marton*. Dans le pavillon, la comtesse !

LA COMTESSE, *à part*. D'ici je verrai tout ! Oh ! ce serait affreux ! le marquis faire la cour à Marton, chez moi ! Voyons un peu jusqu'où il poussera l'impudence !

MARTON, *bas, au marquis*. Et le chevalier ?

LE MARQUIS, *de même, montrant la charmille*. Derrière cette charmille.

LE CHEVALIER, *à part*. D'ici rien ne m'échappera.

LE MARQUIS, *bas, à Marton*. Tiens ! un troisième spectateur, là-bas dans cet arbre... Qui cela peut-il être ?

MARTON, *bas*. La Brie, un jeune garçon jardinier !

LE MARQUIS, *bas*. Ah ! celui qui tout à l'heure te sermonnait.

MARTON, *bas*. Épargnez-le, n'est-ce pas ?

LA BRIE, *à part*. Morguenne ! j'ai vu remettre ce billet, et j'ai tout entendu. Si cela est, quoiqu'elle m'ait averti, gare à elle !

LE MARQUIS, *haut, aux genoux de Marton*. Oui, Marton je te le répéterai cent fois de suite, tes beaux yeux ont bouleversé mon cœur, et, si tu ne veux pas être trop cruelle, tu n'auras pas à t'en repentir. (*Bas.*) Feins tout haut la timidité !

MARTON, *bas*. J'y pensais. (*Haut.*) Mais, monsieur le marquis, je ne puis..., je ne dois pas... laissez-moi !

LA BRIE. J'vas éclater comme une bombe !

LE MARQUIS, *haut*. Personne n'en saura rien et tu peux compter sur ma générosité. (*Bas.*) Dis que l'or ne peut forcer les sentiments.

MARTON, *bas*. Toujours la comédie. (*Haut.*) Pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS, *haut*. De la colère ?.. allons belle inhumaine ! (*Bas.*) Menace de m'égratigner, mais menace seulement.

LA COMTESSE, *à part*. L'infâme !

LE CHEVALIER, *à part*. Ma foi ! je ne croyais pas si bien faire.

MARTON, *repoussant le marquis et se levant*. Laissez-moi ou j'appelle...

LE MARQUIS, *bas*. Comment, tu sais aussi bien défendre ta vertu ?

MARTON, *bas*. Puisque nous jouons la comédie.

LE MARQUIS, *haut*. Ne me fais pas languir, consens à m'accorder ce rendez-vous !

LA BRIE. Y va-t-il, y va-t-il ?

MARTON, *bas*. Faut-il dire oui ?

LE MARQUIS, *bas*. A ta volonté !

MARTON, *haut*. Eh bien !

LE MARQUIS, *lui prenant la main*. Oh ! réponds de grâce !

LA COMTESSE, *à part*. C'est indigne !

LE MARQUIS. Tu hésites !..

LE CHEVALIER, *à part*. Elle est capable de dire oui !

MARTON. Eh bien... j'accepte.

LA BRIE. Nous y serons trois alors ! (*La comtesse fait un mouvement de colère.*)

LE MARQUIS. A ce soir ?

MARTON. A ce soir ! (*Bas.*) Mais seulement pour me remettre la bourse.

LE MARQUIS, *bas*. Cela va sans dire ! (*Haut.*) Ne pars pas avant de m'avoir donné un baiser.

MARTON, *se défendant*. Non pas !

LE MARQUIS. Un seul baiser.

MARTON. Alors ce serait deux, les hommes ne disent jamais que la moitié de ce qu'ils pensent !

LE MARQUIS. Je le veux. (*Bas.*) Ne te défends pas...

MARTON, *bas*. Mais ce n'est plus dans le rôle !.. ce pauvre La Brie !

LE MARQUIS. Tu refuses.

MARTON. Ma bouche a dit non.

LE MARQUIS, *l'embrassant*. Mais ton cœur a dit oui. (*Bas.*) C'est pour donner plus de force à notre vengeance!

LA COMTESSE, *à part*. Oh! je me vengerai... dans un instant il aura son congé! (*Elle ferme la fenêtre et se retire avec colère.*)

LE CHEVALIER, *à part*. A moi la victoire! (*Il se retire.*)

LA BRIE, *à part*. Morguenne! comme je vais la traiter! (*Il se retire.*)

SCÈNE XII.

MARTON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant*. Envolés! tous et plus furieux les uns que les autres!

MARTON. Qu'ai-je à faire?

LE MARQUIS Rien!.. attendre que la comtesse te mette à la porte.

MARTON. Hein!

LE MARQUIS. Mais le marquis te reprendra. (*A part.*) Pour te remettre à la porte.

MARTON. Je l'espère bien..

LE MARQUIS. Adieu, Marton!

MARTON. A ce soir...

LE MARQUIS. A ce soir?...

MARTON. Mais oui. (*Lui montrant la bourse.*) Pour ce que vous savez.

LE MARQUIS. C'est vrai! à ce soir donc! (*Il veut l'embrasser.*)

MARTON, *s'éloignant*. S'il vous plaît?... doucement!

LE MARQUIS. Aussi doucement que tu voudras.

MARTON. Non pas... non pas... la pièce est finie.

LE MARQUIS, *l'embrassant*. Bah! on ne compte pas avec ses amis... (*Il l'embrasse et sort à gauche.*)

MARTON. Et moi, à mon rôle... (*Elle va pour sortir; La Brie parait au fond les cheveux en désordre, il s'arrête.*)

SCÈNE XIII.

MARTON, LA BRIE.

LA BRIE, *les bras croisés, et avec une dignité comique*. Arrêtez, fille coupable!..

MARTON. La Brie!.. quel air sinistre!

LA BRIE. Il est encore trop gai pour votre conduite!

MARTON. Que veux-tu dire?..

LA BRIE. Commencez par ne pas me tutoyer, et

par quitter ce ton familier, il ne peut plus exister entre nous deux!..

MARTON. Tu perds l'esprit!..

LA BRIE. C'est-à-dire que je suis une bête... c'est vrai, mais je ne me laisse pas encore tondre la laine sur le dos comme un mouton...

MARTON. Voyons, explique-toi... que ça finisse!

LA BRIE. Oui, que ça finisse et appelez-moi, Monsieur...

MARTON, *se rapprochant*. Mon petit La Brie...

LA BRIE. Je vous dis de m'appeler Monsieur!.. et de vous tenir à distance... Eh quoi, vous n'avez pas honte de donner rendez-vous à un... marquis! si c'était un jardinier encore! passe!...

MARTON. Mais!..

LA BRIE. Et sous un marronnier d'inde encore..

MARTON. Mais je te jure...

LA BRIE. Vous vous laissez dire que vous êtes jolie... passe... vous vous laissez embrasser un brin... passe encore... mais accepter dix louis!.. fi!.. si ça avait été vingt, je ne dis pas... Et le pis de tout, vous consentez à aller à un rendez-vous, à la brune... mais vous ne savez donc pas ce que c'est que la brune, dans un bosquet, sous un marronnier... d'inde et quand on est deux!

Air d'Olivier Basselin.

- A la brune on peut s' détruire,
- A la brune l'ou conspire,
- A la brune .. on fait bien pire...
- Vil' coquette... croyez-moi!..
- A la brune... ou n' voit pas claire
- Et l'amoureux téméraire,
- A la brune peut bien faire

(*Criant.*)Plus d' mal qu'à la blond', ma foi!. (*bis.*)

MARTON. Ah! il paraît que vous écoutez aux portes...

LA BRIE, *il s'assied près du pavillon*. Oui, quand les scènes se passent dans les jardins...

MARTON. Et vous avez bien vite oublié nos conventions...

LA BRIE, *se levant*. Je les romps... (*Prenant une paille de son sabot.*) Tenez, je les romps!.. c'est fini entre nous...

MARTON. Pour la vie?..

LA BRIE. Pour plus longtemps que ça encore ..

MARTON. Pourtant je vous avais prévenu...

LA BRIE. Je n'aime pas ces prévenances-là...

MARTON, *se rapprochant*. Mon petit La Brie..

LA BRIE, *avec dignité*. Jamais... jamais... jamais!..

MARTON. Je te répète que ce n'était qu'un jeu!

LA BRIE. Vous avez triché... Je ne vous crois pas...

MARTON. Écoute moi donc alors... Mais on vient de ce côté... suis-moi dans le parc, je te conterai tout!..

LA BRIE. Elle va employer ses séductions... oh! mais je serai fort comme M. Joseph dont j'ai lu la vertu dans l'histoire de France... (*Marton entraîne, à droite, La Brie qui se défend pendant que le marquis et la comtesse entrent par le fond.*)

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. Vous disiez donc, madame la comtesse!

LA COMTESSE. Que j'aurais besoin de quelqu'un de sûr, pour faire remettre cette lettre à mon frère, et comme j'ai appris que vous partiez dans une heure, je viens vous en charger.

LE MARQUIS. Ah! je pars dans une heure! je l'ignorais! (*Il prend la lettre de la comtesse et lui donne celle du chevalier.*) Permettez-moi en échange de ce billet, de vous en donner un autre, qui fera peut-être retarder l'envoi de celui-ci.

LA COMTESSE. Je n'en ai que faire?..

LE MARQUIS. Il est du chevalier d'Aurillac.

LA COMTESSE. Que m'importe?

LE MARQUIS. Du chevalier à Marton.

LA COMTESSE. A Marton?

LE MARQUIS. Oui, et daignez y jeter les yeux.

LA COMTESSE, prenant la lettre. Que veut dire tout cela? (*Elle lit.*) Que vois-je?

LE MARQUIS. Le style du chevalier.

LA COMTESSE. Mais je ne m'abuse pas, je ne rêve point. C'était bien le chevalier qui, tout à l'heure se trouvait à mes côtés?

LE MARQUIS. C'est exact!

LA COMTESSE. Et vous qui étiez ici?

LE MARQUIS. C'est encore exact.

LA COMTESSE. Aux genoux de Marton?

LE MARQUIS. Sans doute.

LA COMTESSE. Et lui baisant la main... fi donc!

LE MARQUIS. Vous étiez bien placée pour le voir.

LA COMTESSE. Mais alors je ne comprends plus...

LE MARQUIS. Je vais vous y aider... Le chevalier vous a dit que je vous trompais...

LA COMTESSE. Il l'a dit.

LE MARQUIS. Et c'est faux... il a ajouté que j'aimais une autre femme... ce qui est un mensonge.

LA COMTESSE. Et cent autres femmes, a-t-il affirmé!

LE MARQUIS. Cent! cela prouve qu'il a bonne opinion de moi... Il a compliqué sa calomnie en vous faisant le récit d'un duel que j'aurais eu pour les jolis pieds d'une danseuse.

LA COMTESSE. Mais tout cela ne m'explique pas comment vous vous trouviez ici avec Marton?

LE MARQUIS. Patience, puisque le chevalier avait exigé que vous ordonnassiez à Marton de ne me point laisser arriver, et il fallait bien que je vous forçasse à venir à moi, vous voyez que j'ai réussi.

LA COMTESSE. Il est vrai...

LE MARQUIS. Et je profite de ce succès pour vous dire que le chevalier est un petit serpent, que je vous aime toujours, comtesse, jusqu'à la folie! et que je suis prêt à donner ma vie pour vous, à preuve qu'il y a cinq jours, j'ai reçu ce coup d'épée dans le bras pour venger votre nom d'une impertinence.

LA COMTESSE. Oh! merci, mon ami!

LE MARQUIS. Pour m'avoir empêché d'entendre plus tôt ce mot parti du cœur, il faut que je punisse le chevalier. Je vais lui couper les deux oreilles l'une après l'autre!

LA COMTESSE. Vous n'y pensez pas.

LE MARQUIS. Au contraire, c'est mon idée fixe.

LA COMTESSE. Si vous voulez qu'on vous pardonne, pardonnez à votre prochain.

LE MARQUIS. Vous me pardonnez donc?

LA COMTESSE. Pour prêcher d'exemple... quant au chevalier, c'est moi qui le punirai par une vengeance dans laquelle (*Lui tendant la main*) je vous mets de moitié.

LE MARQUIS, lui baisant la main. Je l'accepte! oh! merci.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA BRIE, MARTON.

LA BRIE, dans la coulisse. Et morguennne! puisque je vous dis que j'ai tout entendu et tout vu...

LA COMTESSE. Quel est ce bruit?

LE MARQUIS. Un écho de vos colères de tout à l'heure.

MARTON. Ah ça, monsieur La Brie, voulez-vous bien vous taire, s'il vous plaît? (*Ils entrent.*)

LA BRIE. Madame la comtesse... j' suis pincé!..

LA COMTESSE. A qui en a ce garçon?

LE MARQUIS. Ce garçon écoutait derrière cet arbre et...

LA BRIE, à part. Comment, les voilà ensemble comme deux pigeons ramiers!..

MARTON, bas, à la comtesse. Madame sait donc tout?

LA COMTESSE, à Marton. Fais venir le chevalier qui attend au bout du parc.

MARTON, montrant le chevalier qui entre du fond, à droite. Le voici, madame la comtesse.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MARTON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER. Ciel! que vois-je?

LA COMTESSE. Chevalier, je n'ai pas l'humeur faite à laisser séduire mes soubrettes. Vous avez écrit à Marton le billet que voici.

LE CHEVALIER. Moi!.. mais...

LA COMTESSE. Marton, je pourrais vous chasser pour vous avoir surprise, ici même, en galanterie avec M. d'Auriac.

LA BRIE, *à part, étonné*. Comment, c'était celui-là qui... que... quoi.

LE CHEVALIER. Mais je vous proteste...

LA COMTESSE. J'ai tout vu et tout entendu.

LE MARQUIS, *au chevalier*. Puisque la comtesse a vu et entendu..

LA COMTESSE. Par précaution, Marton, vous coucherez dans ma chambre jusqu'au jour de mon mariage avec M. le marquis et du vôtre avec La Brie...

LA BRIE. Ah çà, je l'épouse donc?..

LA COMTESSE. Puisque je te garantis son innocence.

MARTON, *au marquis en lui montrant la bourse*. Et le pendant de ceci?

LE MARQUIS. Cela regarde le chevalier.

LE CHEVALIER, *à part*. Je ne veux pas que la mystification soit pour moi. (*Haut.*) Ah! ah! ah! vous avez donc pris au sérieux la comédie que nous jouons depuis ce matin? ah! ah! ah!

LE MARQUIS. Qu'est-ce donc?

MARTON. Je gage qu'il va faire un mensonge.

LE CHEVALIER. Tu n'as pas deviné... que j'agis, sais dans ton intérêt?

LE MARQUIS. Vraiment! (*A part.*) Il a tous les défauts imaginables, ce garçon-là.

LE CHEVALIER. Je voulais éprouver l'amour de la comtesse pour toi.

MARTON, *à part*. Si le chevalier s'appelait Scapin il aurait de l'avenir.

LE CHEVALIER. Je n'ai jamais songé à vous faire la cour, comtesse. Je pourrais vous en vouloir, mais je vous tends la main à tous deux.

LE MARQUIS, *au chevalier*. Écoute donc, chevalier.

LE CHEVALIER. Quoi?

LE MARQUIS. Ils sont trop verts...

MARTON. Et bons pour des... marquis, n'est-ce pas?

ENSEMBLE.

Air: *Rondeau des Deux Mattresses.*

Entre nous tous s'établit la concorde
Et nous touchons enfin à tous nos vœux
Voici ^{ma} main qu'avec ^{joie} bonheur elle accorde,

MARTON, *au public*.

Air du *Baiser au porteur*.

Les deux auteurs de ce nouvel ouvrage
S'inquiètent peu, disent-ils, d'un succès,
Car les braves sont chose trop volage,
La vanité chez eux n'a pas accès.
Ils font fi des braves et des sifflets!
Ah! par pitié, veuillez ne pas les croire,
Applaudissez bien fort de vos deux mains
Car pour eux c'est encore l'histoire (*bis.*)
Du renard et de ses raisins.

FIN.